

L'AMIE DE MICHEL (DE BOURGES)

LISZT ET LA COMTESSE D'AGOULT
MAUPRAT

Nous avons retracé, dans ses traits essentiels, l'aventure de Venise. Cet amour, où George Sand et Musset avaient mis tant de littérature, va-t-il, du moins, servir à la littérature? On n'en pouvait douter. C'est la coutume des romantiques de faire avec leurs grands chagrins de petites chansons. Quand parut la correspondance de George Sand et de Musset, on s'étonna d'y trouver des passages qu'on savait par cœur. On les avait déjà lus dans l'œuvre imprimé du poète ou de la romancière. On constatait qu'une idée, un mot, une image de l'un, avait pris place dans l'œuvre de l'autre.

C'est dans une lettre de George Sand que se trouvait cette phrase : « C'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. » Vous savez le parti qu'en a tiré Musset ; il en a fait le couplet de Perdican : « Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées... Mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime et quand on est sur le bord de sa tombe on se retourne pour regarder en arrière et on se dit : « J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. » On multiplierait sans peine ces rapprochements. Ils ne sont que le signe de l'influence réciproque qu'ont exercée l'un sur l'autre George Sand et Musset, et dont leur œuvre va être toute pénétrée.

Cette influence a été d'espèce différente et de degré inégal. C'est George Sand qui, la première, fit de la littérature avec leurs communs souvenirs. Souvenirs tout proches, tout imprégnés de larmes récentes, puisque à peine les deux amants venaient-ils de se séparer quand George Sand fit l'excursion racontée dans la première *Lettre d'un voyageur*. Elle remonte le cours de la Brenta. C'est au mois de mai : les prés sont en fleurs ; à l'horizon les Alpes du Tyrol profilent leur cime neigeuse. Et devant ses yeux surgit l'image des heures passées au chevet du malade, dans l'angoisse du mal sacré où elle croit voir la colère de Dieu. Elle poursuit par une visite aux grottes d'Oliero. Et de nouveau l'amour blessé pleure dans son cœur. Elle revient par Possagno, dont les belles filles ont servi de modèle à Canova, jusqu'à Venise où le docteur lui remet une lettre de celui qu'elle a laissé, qu'elle a fait partir. — Ces alternatives de poétiques descriptions et d'effusions lyriques, cette sorte de dialogue à deux voix, dont l'une est celle de la nature et l'autre celle

du cœur, ne dirait-on pas déjà une *Nuit* de Musset?

La seconde des *Lettres d'un voyageur* est toute descriptive. C'est le printemps à Venise. Les vieux balcons s'égaient de jeunes fleurs; les rossignols s'interrompent pour écouter des sérénades; il y a des chants à tous les carrefours, de la musique dans le sillage de toutes les gondoles; il y a des parfums et des soupirs et de l'amour dans l'air... Jamais on n'a mieux dit les délices des nuits vénitienes. Jamais on n'a mieux exprimé l'harmonie de « ces trois éléments, l'eau, le ciel et le marbre », et jamais suggéré d'une façon plus pénétrante le « charme de Venise ».

La troisième *Lettre* — où il est parlé de la noblesse et des femmes de Venise, comme la seconde mettait en scène les gondoliers et leurs mœurs — complète l'impression. Ainsi qu'avaient fait jadis les Pyrénées, l'Italie a ému notre berrichonne. C'est une acquisition pour sa palette. Désormais, et plus d'une fois, Venise fournira à ses récits son merveilleux décor. Remarquons-le pourtant. Ce n'est point là

dans l'œuvre de George Sand une note nouvelle. Il n'y a pas, dans son inspiration, différence essentielle. Sa sensibilité n'a pas été changée. Son goût seulement s'est épuré. Musset, le plus romantique de nos poètes, avait éminemment le goût classique. C'est lui qui, dans les *Lettres de Dupuis et Cotonet*, définira le romantisme par l'abus des adjectifs. Il était de l'avis de M^{me} de Lafayette qu'un mot rayé vaut vingt sols et une phrase vingt francs. Sur un exemplaire d'*Indiana* il avait supprimé toutes les épithètes inutiles : cela devait faire pas mal de suppressions. George Sand avait l'esprit trop large pour se blesser de cette critique, et l'intelligence assez avisée pour en profiter.

La transformation, chez Musset, fut singulièrement plus profonde. Quand il était parti pour Venise, il était le plus charmant des poètes et le plus jeune, fantaisiste et espiègle : c'était « Monsieur mon gamin d'Alfred ». Il était, quand il revint, le poète le plus douloureux. Il resta d'abord quelque temps comme étourdi, l'âme courbaturée, étonné du change-

ment qu'il constatait en lui et se déroband à l'inspiration nouvelle qui le cherchait :

J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau ;
Mais j'ai souffert un dur martyre
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

Dans la *Nuit de mai*, le premier en date de ces « chants désespérés », se trouve la comparaison du poète avec le pélican servant ses entrailles en pâture à ses petits affamés. Car les seules images qui apparaîtront dans cette poésie, et souvent avec une ampleur magnifique, seront des images de tristesse : celle de la Solitude dans la *Nuit de décembre*, et dans la *Lettre à Lamartine* celle du laboureur dont la maison a été incendiée. La *Nuit d'août* témoigne d'un furieux essai pour se reprendre à la vie ; mais dans la *Nuit d'octobre* c'est la colère qui reparait :

Honte à toi, qui la première
M'as appris la trahison !..

On s'est demandé si c'est bien l'amante de Venise que désigne ici le poète. Et quand ce serait une autre, qu'importe ? Il ne l'aperçoit qu'à travers celle qui maintenant symbolise pour lui « la Femme » et le mal qu'un homme peut souffrir par une femme. Cependant, et à mesure que cette souffrance devient moins vive, étant plus lointaine, il commence à en découvrir le bienfait. Son âme s'est élargie au point de communier maintenant avec tout ce qu'il y a de grand dans la nature et dans les arts : l'harmonie des cieux, le silence des nuits, le murmure des flots, et Pétrarque, et Michel-Ange, et Shakespeare. Jusqu'au jour où s'élevant à cette idée qu'

Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur,

— seule philosophie d'une conception de la vie qui fait de l'amour le tout de l'homme — il ne se contente plus de pardonner, il remercie :

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain
Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : à cette heure, en ce lieu,
Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle,
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle
Et je l'emporte à Dieu.

Tel est, de la *Nuit de mai* au *Souvenir*, ce poème d'amour, le plus beau et le plus profondément humain qu'il y ait sans doute dans notre langue. Le poète charmant était devenu un grand poète. Il s'était produit chez lui cette commotion qui retentit dans les profondeurs de l'être et le renouvelle tout entier. C'est en ce sens que se vérifie la théorie romantique de la vertu éducatrice de la souffrance. Et la souffrance amoureuse n'a pas seule ce privilège. Au lendemain d'un malheur qui bouleverse notre vie, à la suite d'une déception qui fait s'écrouler notre édifice moral, le monde nous apparaît changé. Le réseau des idées reçues et des opinions conventionnelles s'est rompu. Nous nous trouvons en contact direct avec la réalité, et le choc fait jaillir notre vraie nature... Telle est la crise que Musset venait de traverser : l'homme en sortait meurtri, et le poète triomphant.

On a trop dit que George Sand n'avait été qu'un reflet des hommes qui l'avaient approchée. Dans le cas de Musset, c'est le contraire qui est vrai. Musset lui doit plus qu'elle ne doit à Musset. Elle l'a transformé sous l'action de sa puissante individualité. Elle, au contraire, n'avait vu en Musset qu'un enfant. Ce qu'elle cherchait, c'était un dominateur.

Elle crut l'avoir trouvé, au cours de cette même année 1835.

La sixième *Lettre d'un Voyageur* est adressée à Éverard. Cet Éverard est qualifié d'homme supérieur, d'une taille tellement au-dessus de la moyenne que George Sand lui conseille « de s'asseoir au milieu de ses frères. Debout, tu les dépasses trop... » Elle le compare tantôt à Atlas portant le monde et tantôt à Hercule vêtu d'une peau de lion. Mais entre toutes les comparaisons par lesquelles elle s'efforce de prendre mesure de sa hauteur, sans espérer d'y atteindre, on voit bien que celle qu'elle préfère c'est Marius à Minturnes. Il personnifie la vertu à l'antique : c'est le Romain.

A qui vont toutes ces flagorneries ? Et qui était cet homme de Plutarque ?

Il s'appelait Michel, et exerçait à Bourges la profession d'avocat.

Il n'avait que trente-sept ans, mais il en paraissait soixante. Après Sandeau et Musset, George Sand en avait assez des « adolescents ». Il en prit bien à celui-ci d'avoir l'air d'un vieillard. Ce qui frappait en lui c'était l'importance du crâne, ou plutôt des crânes. « Il semblait avoir deux crânes soudés l'un à l'autre, les signes des hautes facultés de l'âme étant aussi proéminents à la proue de ce puissant navire que ceux des généreux instincts l'étaient à la poupe »¹. Pour comprendre cette définition du « beau physique » sous la plume de George Sand, il faut se rappeler qu'à cette époque elle s'occupait de phrénologie. L'une des *Lettres d'un Voyageur* est intitulée *Sur Lavater et sur une Maison déserte*. Et c'est George Sand qui conte, dans une lettre à M^{me} d'Agoult, que son jardinier ayant voulu

1. *Histoire de ma vie*.

la quitter, comme elle lui en demandait le motif, cet homme simple lui répondit : « C'est que madame a une tête si laide, que ma femme étant enceinte pourrait mourir de peur. » Il s'agissait d'une tête de mort que George Sand avait sur sa table, une pièce anatomique avec des compartiments, légendes et numéros tracés à l'encre d'après le système de Gall et Spurzheim. En 1837, on était féru de phrénologie. En 1909, l'hypnotisme est à la mode. Avons-nous bien le droit d'être sévères à l'engouement d'hier ?

Le crâne — ou les crânes — de Michel était chauve. Petit, grêle, voûté (c'est à George Sand que j'emprunte tous les détails de ce portrait), il était myope et portait lunettes. Né paysan et féru de simplicité jacobine, il arborait une épaisse houppelande informe et de gros sabots. Très frileux, il demandait dans les appartements la permission de mettre un mouchoir et il tirait de sa poche trois ou quatre foulards qu'il nouait au hasard les uns sur les autres... Dans la *Lettre d'un Voyageur* il est parlé de cette couronne qui surmonte le chef

d'Éverard. Telles sont les illusions de l'amour.

La première fois que George Sand rencontra Michel, c'était à Bourges. Elle l'était allée voir à l'hôtel avec ses deux amis, Papet et Fleury. De sept heures du soir à minuit, il ne parla pas ; à minuit, comme il faisait une nuit magnifique, il leur proposa une promenade dans la ville ; arrivé devant sa porte, il voulut les reconduire et ainsi de suite jusqu'à quatre heures du matin. C'est le bavard intarissable, pour qui trois personnes sont un public qu'il ne lâche plus, tandis que dans la cité aux grands édifices blanchis par la lune tout rappelle la majesté du silence. A ceux qui s'étonnaient de cet incoercible verbiage, Michel répondait ingénument : « Parler, c'est penser tout haut. En pensant ainsi tout haut, je vas plus vite qu'en pensant tout bas et tout seul. » C'est le mot de Numa Roumestan : « Moi, quand je ne parle pas, je ne pense pas. » Le fait est que Michel (de Bourges), comme Numa, est natif de notre Provence. A Paris, répétition de la même scène nocturne et déam-

bulatoire. Du pont des Saints-Pères, où Michel et ses amis étaient arrêtés, ils apercevaient les Tuileries éclairées pour un bal : Michel s'emporte et, frappant de la canne le pont et ses balustrades innocentes : « Moi je vous dis que, pour rajeunir et renouveler votre société corrompue, il faut que ce beau fleuve soit rouge de sang, que ce palais maudit soit réduit en cendres, et que cette vaste cité où plongent vos regards soit une grève nue, où la famille du pauvre promènera la charrue et dressera sa chaumière. » Belle période pour une réunion publique ! trop belle, à mon gré, pour une causerie entre amis, le soir, sur le pont des Saints-Pères...

Nous sommes, en 1835, au moment le plus brillant de la carrière de Michel. C'est sa participation au procès des accusés d'avril. A la suite des insurrections qui, l'année précédente, avaient éclaté à Lyon et à Paris, un immense procès s'ouvrait devant la Chambre des pairs. « Le parti républicain résolut de transformer la sellette des prévenus en tribune, d'y accuser le gouvernement, d'y

prêcher la république et le socialisme... On eut alors l'idée de convoquer à Paris, de tous les points de la France, cent cinquante républicains notables qui, sous le titre de défenseurs, devaient être les orateurs de cette grande manifestation. » Il y avait là Barbès, Blanqui, Flocon, Marie, Raspail, Trélat, Michel (de Bourges). « Le 11 mai, les journaux révolutionnaires publièrent un manifeste par lequel le comité de défense félicitait et encourageait les accusés... Suivaient les signatures des défenseurs au nombre de cent dix. Cette pièce était un faux... Elle avait été rédigée par quelques-uns des défenseurs qui, pour la rendre plus imposante, avaient, sans aucune autorisation, disposé des noms de leurs collègues. Ceux-ci prirent peur... Bientôt ce fut à qui se dégageait, par un désaveu public, d'une aventure devenue périlleuse ; si bien que, pour mettre fin à ce sauve-qui-peut, deux des coupables, Trélat et Michel (de Bourges), déclarèrent assumer seuls la rédaction du manifeste et de l'apposition des signatures. Ils furent condamnés par la Cour des pairs, Trélat à quatre ans de

prison, Michel à un mois »¹. Choquante inégalité ! Michel ne pardonna jamais à son compère Trélat d'avoir décroché une si belle condamnation !

Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse avec un mois de prison ? Nous voyons en effet que Michel fournit une carrière des plus médiocres. Il tâtonna, louvoya. C'était le politicien, et c'est tout dire. George Sand nous apprend qu'il « acceptait en théorie ce qu'il appelait les nécessités de la politique pure, les ruses, le charlatanisme, le mensonge même, les concessions sans sincérité, les alliances sans foi, les promesses vaines. » Nous dirions qu'il fut un radical opportuniste. Mais il ne suffit pas d'être opportuniste pour réussir : il y a la manière. Élu député, Michel (de Bourges) ne joua aucun rôle. En 48, il ne sut égaler ni le lustre de Raspail, ni le prestige de Flocon. Au coup d'État, il rentra définitivement dans l'ombre. Depuis longtemps, d'ailleurs, il préférait à la politique les affaires. On est bien obligé de

1. THUREAU-DANGIN. *Histoire de la Monarchie de Juillet*, II, 297 sq.

choisir, quand on n'est pas du gouvernement.

Il est aisé de voir par où Michel séduisit George Sand. C'était un sectaire, elle le prit pour un apôtre. Il était brutal, elle le crut énergique. Mal élevé, elle l'imagina austère. Tyran, elle salua en lui un maître. Il lui avait promis de la faire guillotiner à la première occasion. Preuve incontestable de supériorité ! Sincère, elle n'était pas en garde contre la hablerie. Il lui avait fait peur. Elle l'en admira et s'empressa d'incarner en lui cet idéal stoïcien qu'elle avait en tête depuis tant d'années et qui était toujours resté en disponibilité.

C'est bien ainsi qu'elle-même explique à Michel les raisons de son amour. « Je t'aime parce que, quand je me représente la grandeur, la sagesse, la force et la beauté, c'est ton image qui se présente devant moi... Nul autre homme n'avait exercé sur moi une influence morale ; mon esprit toujours libre et sauvage n'avait accepté aucune direction... Tu es venu et tu m'as enseigné. » Et encore : « C'est toi que j'aime, depuis le jour où je suis née et à travers tous les fantômes où j'ai cru

un instant te trouver et te posséder. » Quoi ! A travers Musset, celui qu'elle aimait, c'était Michel ! J'espère qu'elle s'abuse.

Il existe toute une correspondance de George Sand avec Michel (de Bourges). Une partie en a été publiée naguère dans la *Revue illustrée*, sous le titre de *Lettres de femme*. Aucune lettre de George Sand ne surpassent ces lettres à Michel (de Bourges) pour l'ardeur de la passion, pour la beauté de la forme et pour je ne sais quelle magnifique impudeur.

Écoutez cet appel au bien-aimé. George Sand, après une nuit de travail, se plaint de la fatigue, de la faim et du froid : « Eh bien ! parais, mon amour, et, ranimée comme la terre au retour du soleil de mai, je jeterai mon suaire de glace et je tressaillerai d'amour, et les plis de la souffrance s'effaceront de mon front, et je te semblerai belle et jeune parce que je bondirai de joie dans tes bras de fer. Viens, viens, et j'aurai de la force, de la santé, de la jeunesse, de la gaieté, de l'espérance... J'irai à ta rencontre, comme l'épouse

du Cantique au-devant du Bien-aimé. » Le bien-aimé, au-devant duquel court cette Sulamite, est un avocat de province, chauve, avec des lunettes et trois foulards. Mais il paraît que sa « beauté voilée et inintelligible au vulgaire se révélait, comme jadis celle de Jupiter cachée sous des formes humaines éclatait tout à coup aux yeux de ses amantes. » Ne souriez pas de ces comparaisons mythologiques ! George Sand a comme restitué en elle l'état d'âme d'où sont nés les mythes anciens. Un grand courant de poésie naturaliste circule à travers ces pages. Rappelez-vous certains morceaux descriptifs de Théocrite ou de Ronsard. Vous en pourriez rapprocher ce portrait du cheval qui chaque jour emporte George Sand au vent impétueux de sa course. « A peine il me voit, qu'il frappe du pied et rue d'impatience... Je l'ai dressé à franchir cent toises par seconde ; le ciel et la terre disparaissent quand il m'emporte sous ces longs berceaux de pommiers en fleurs... Le moindre son de ma voix le fait bondir comme une balle ; le moindre oiseau qui passe le fait frémir et

fuir comme un enfant sans expérience. Il a à peine cinq ans. Il est craintif et mutin. Sa croupe noire luit au soleil, comme l'aile du corbeau... » N'est-ce pas le relief précis d'une figurine antique ? Une fois, George Sand raconte comment elle a vu Phœbé dépouiller sa robe de nuées et s'élancer radieuse dans un ciel pur. Et le lendemain elle écrit : « Elle a été mangée par les méchants esprits. Les noirs génies de l'Érèbe montés sur des nuées sombres sont venus se jeter sur elle et elle a en vain lutté. » Rapprochez de ces passages une lettre du 10 juillet 1836, où elle conte comment elle se jette tout habillée dans l'Indre, pour reprendre ensuite sa course dans les prés au soleil, et avec quelle volupté elle goûte les joies de la vie primitive et se figure être aux beaux temps de la Grèce. Il y a des jours et des pages où George Sand, sous l'afflux de la vie physique, se découvre païenne : son génie est alors celui des divinités bocagères qu'enivraient, à certaines époques de l'année, l'odeur des prés et la sève des bois.

Si quelque jour on nous donne cette corres-